

« Aquarius » : Espagne, notre leur

Par Christiane Taubira

JANVIER 1939. BARCELONE tombe aux mains des franquistes, auxquels fascistes et nazis ont prêté main-forte. Ils sont un million, en noir et blanc sur les photos d'alors, à traverser les Pyrénées. Des combattants républicains et surtout des femmes, des enfants, des hommes ordinaires, et Antonio Machado, qui repose à Collioure. Ni le choc esthétique du *Guernica* de Picasso, ni *L'Espoir*, de Malraux, ni les écrits brûlants de Camus, ni *Les Grands Cimetières sous la lune*, de Bernanos, pas plus que les lettres de Simone Weil n'adouciront leur sort. Ils sont regroupés, isolés, mal nourris. L'inactivité, le désespoir, les conditions d'hygiène, l'hiver ont raison de nombre d'entre eux.

Tandis que le gouvernement pérore, des associations organisent la solidarité. « Du lait pour

leur patrie d'accueil. Qui alléguerait aujourd'hui qu'ils l'aiment moins que ceux qui y naquirent par hasard ?

Boat people. Deux mots secs. Pour dire l'effarement devant les images. De frères embarcations, surchargées, photographiées de haut, comme perdues au mitan d'une mer sans rivage. En 1975, ils viennent de loin, du Vietnam et du Cambodge. Ils échappent aux représailles de fin de guerre ou fuient les Khmers rouges du « Kampuchéa démocratique ». Ils sont des dizaines de milliers. Cette fois, le gouvernement laisse la Croix-Rouge et le Haut Commissariat des Nations unies pour les réfugiés organiser leur accueil en France. D'autres associations viennent à la rescousse. Comme sur l'*Aquarius* aujourd'hui. Ces réfugiés viet-

namiens et cambodgiens firent ici leur vie et leurs enfants. Qui alléguerait que... ?

La guerre d'Algérie prend un tournant. Décisif. Ils reviennent, les mains nues et pour



ANCIENNE MINISTRE

CHRISTOPHE MORIN/IF3

la plupart inconsolables. Ils sont français, certes, mais partis depuis longtemps ou nés là-bas. Ils sont pieds-noirs, harkis, d'abord quelques milliers. De Gaulle et Peyrefitte sont inquiets, persuadés que la tâche est insurmontable. Où trouver du travail, des logements, des écoles ? Ils seront un million en trois ans. Regroupés, maltraités, livrés au froid et à l'inaction. Les services sociaux sont débordés. Des bénévoles... comme sur l'*Aquarius* aujourd'hui. Ils ont refait leur vie. Leurs enfants ont grandi. Avec des souvenirs, un peu d'amertume, beaucoup de fierté et une grande combativité. Qui alléguerait que... ?

À l'orée de la décennie 1990, la guerre des Balkans jette sur les routes d'Europe des colonnes

silencieuses et accablées, inva-riablement composées d'enfants au regard étonné, de femmes qui s'obstinent à rester propres et dignes, d'hommes qui tentent de brider l'humiliation de n'être qu'un parmi d'autres dans une foule. Ils sont nombreux à être repartis, dès l'ombre de la paix revenue.

Il n'est pas question de dire ici qu'il est simple d'accueillir. Il ne s'agit ni d'enjoliver, ni de banaliser, ni même de dédramatiser. Ce n'est pas un conte. La population augmenta par pics et il en résulta sans doute des pressions sur les services publics, il fallut partager, il y eut des tensions. Mais le fait est : la société ne s'est ni effondrée ni même affaiblie. Elle absorba une part du monde et s'en épanouit, dans sa langue, sa gastronomie, ses arts, ses artisanats, sa littérature...

Non, il ne s'agit pas de banaliser. Les époques ne sont pas comparables, les personnes ne sont pas interchangeables, les histoires ne sont pas semblables. Il ne s'agit pas de dédramatiser. Oui, ce sont des drames qui se déroulent sous nos yeux. Drames de la guerre et des bombardements auxquels parfois nous prenons part. Drame des dictatures. Drame de la misère et de la pauvreté. Drame des bouleversements climatiques que notre consumérisme accélère. Drame de l'inefficacité de nos gouver-

nements martiaux contre les criminels de la traite des personnes.

L'Europe avait une occasion d'exister, de retrouver son magistère éthique sur une scène internationale pleine de fracas, où prospèrent la crânerie, la fourberie, l'ivresse de l'impunité, le désarroi. Elle avait l'opportunité et la capacité de prouver que ses chartes et conventions ne sont pas que chiffons de papier. Ce faisant, elle acquerrait l'autorité morale pour impulser cette « *gouvernance mondiale des mobilités humaines* », urgente et indispensable, dont, avec d'autres, Mireille Delmas-Marty a exposé le bien-fondé.

Au lieu de cela, la panique gagne. La chancelière recule, l'Italie bascule, et chez nous, la parole officielle fait des gammes sur la misère du monde après des trémolos sur les personnes sans abri et les personnes réfugiées qui, en quelques mois, étaient censées ne plus se trouver à la rue.

Chez nous encore, des porte-parole font dans le marketing de l'oxymore avec la « fermeté-humanité ». Chez nous toujours, des ministres font dans l'anglicisme de l'indécence sur le *shopping* et le *benchmarking*. Quand ce n'est pas carrément le silence... Pendant ce temps, dans toute l'Europe, cette impuissance fait la courte échelle aux extrémistes irresponsables et fanfarons. Espagne, notre leur... ●

« Jamais dans l'histoire, lorsqu'il fallut accueillir une part du monde, la société ne s'est effondrée ni même affaiblie »